
M A N U S C R I T

LA FORTERESSE EUROPE

de Tom Lanoye

Traduit du néerlandais par Alain van Crugten

cote : NER05D587

Date/année d'écriture de la pièce : 2005

Date/année de traduction de la pièce : 2005

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

FORT EUROPA

Hooglied van versplintering

Tom Lanoye

Traduit du néerlandais par Alain van Crugten

FORT EUROPE

Hymne éclaté

Les Personnages sont des voyageurs en nombre indéterminé sans nom mais avec bagage, qui tiennent le milieu entre des touristes sur le départ, des fuyards faisant leurs adieux et des prisonniers qui sont emmenés. A première vue, on ne peut les distinguer de passants de hasard.

La scène se passe dans une gare qui ne porte pas de nom, quelque part à l'intérieur des terres d'un continent usé, vers l'an 2020.

Le texte se compose de thèmes et de *leitmotive* qui peuvent à loisir être découpés, répartis et montés dans un certain entremêlement. L'ordre dans lequel ils sont imprimés n'est pas indicatif de celui dans lequel ils doivent être entendus. Cela implique évidemment qu'ils peuvent être joués dans cet ordre premier. Mais l'auteur en serait fort déçu. Surprenez-le. Oubliez acteurs et metteur en scène. Oubliez le public. Surprenez l'auteur. Surprenez-le ! Surprenez-le !

« *Die Wahrheit ist immer im Exil* »
Baäl Chem Tov

FORT EUROPE
Hymne éclaté

CONTENU

L'Homme Nouveau - *Prologue*
Brave Little Belgium/La petite Belgique
Ce qui me manquera (1) – *Les Cathédrales*
Le Juif Errant en déportation – « *Nous sommes tous des hassidim* »
Ce qui me manquera (2) – *Schopenhauer*
La biologiste des cellules souches en transit
Oh ! comme je hais les Russes
L'entrepreneur capitule – *Avec des valises pleines d'actions et d'argent qu'il compte*
Ce qui me manquera (3) – *Le jambon de Parme*
Les Trois Grâces chantent
Qu'est-ce que la femme ?
La fille à reconstruire
La mère manquée
L'artiste de la mort

L'HOMME NOUVEAU
(*prologue, dit par la biologiste des cellules souches*)

L'Homme Nouveau arrive. L'Homme Nouveau est un aristocrate sans les tares de l'aristocratie. L'Homme Nouveau vit assez longtemps pour acquérir une vraie connaissance. L'Homme Nouveau n'oubliera rien. L'Homme Nouveau ne connaît aucune maladie qu'il ne puisse créer ou corriger lui-même. L'Homme Nouveau est humble parce qu'il sait d'où il vient. L'Homme Nouveau n'est pas encore pour aujourd'hui. L'Homme Nouveau est compréhensif parce qu'il a vécu davantage d'expériences. L'Homme Nouveau est à la fois mère, fille, femme, amante, petite-fille et grand-mère. A la fois père, fils, mari, petit-fils et grand-père. L'Homme Nouveau aura le temps d'explorer tous ses talents. L'Homme Nouveau aura le temps de jouir de tous les autres qui explorent tous leurs talents. L'Homme Nouveau regardera avec modestie et admiration l'Homme Ancien et tout ce que celui-ci a réalisé en une fraction seulement du temps qui est le sien.

L'Homme Nouveau est un Européen parfait.
L'Homme Nouveau est l'Europe dans sa pleine mesure.
L'Homme Nouveau se libère.
L'Homme Nouveau est le seul homme.
L'Homme Nouveau est inévitable.
L'Homme Nouveau est lucide.
L'Homme Nouveau est utile.
L'Homme Nouveau est nécessaire.

L'Homme Nouveau arrive.

BRAVE LITTLE BELGIUM / LA PETITE BELGIQUE

Nous étions neutres mais nous avons été trompés. Nous avons des traités, nous avons des pactes sur des parchemins officiels avec des sceaux de cire rouge, la paix était certifiée mais nous avons été violés, nous avons été trompés et foulés aux pieds par la Firme Soif de Sang et Trahison, par tout un continent qui s'armait autour de nous, jusqu'aux dents, les Allemands, les Français, les Italiens, les Russes, les Anglais, qui encore ?

Mais *nous*, nous étions en sécurité, disaient-ils, *nous*, nous n'avions rien à craindre. L'un ne nous attaquerait jamais, l'autre nous défendrait. Ils nous ont trompés tous les deux. C'était en 1914. L'année de la Tromperie. L'année du Viol. Un coup de feu à Sarajevo, une petite allumette dans une poudrière, et elles nous sont tombées dessus, les grandes puissances comme elles se nommaient, les prétentieux arnaqueurs, les croquemitaines devant qui il aurait encore fallu se mettre à genoux, en plus. Ce sont eux qui nous ont faits en 1830, ce sont eux qui nous ont fait sortir du néant. Un nouveau pays, un nouvel avenir, une nouvelle chance ! Le nouvel Européen, engendré par les trompeurs internationaux qui nous entouraient ! Un vilain petit tampon, le minuscule coussin amortisseur de la paix, la petite Belgique, ça les faisait rire, Brave Little Belgium, cet obscur cœur sombre de l'Europe. Nous étions leur cœur et ils riaient de nous. Ils nous chiaient dessus. Ça faisait des siècles que nous étions leur champ de bataille favori, leur torchon, c'est sur notre tourbe que de tout temps ils venaient vider leurs querelles de sang, livrer leurs guerres de clans, leurs vendettas de merde. Et maintenant, pour une fois, nous avons des traités et des pactes. Et pourtant ils sont revenus. Ils sont venus comme des lemmings qui se jettent dans le vide. Des lemmings sains et bien élevés, en uniforme, prêts à mourir, ça c'était l'Européen qu'on connaissait depuis des siècles et le vide c'était nous. Nous sommes le vide.

Et voilà que de nouveau ils sont venus mourir ici, et nous avec. Il n'y a aucun peuple, aucune nation qui ne soit venue ici s'éventrer les tripes, verser son sang sur l'autel de nos polders, la pierre sacrificielle de nos Ardennes. Ça fait des siècles que notre pain a le goût du sang de l'Europe. Chaque nation a versé ici son sang par écrasement et éclaboussures, comme l'on fait des graines de moutarde et des cafards. Mais cette fois-là nous étions en sécurité, disaient-ils.

Nous avons la paix sur papier scellé.

Nous avons des traités, et des pactes signés à l'eau bénite !

Mais nous avons aussi des forts, des forteresses. On est des Belges, d'accord, mais on n'est pas fous. Laissez-les rire. Nous connaissons notre destin. Nous connaissons notre vocation. Nous avons donc la paix éternelle sur papier et la neutralité à tempérament, mais nous avons aussi des forts. Les mieux fortifiés au monde. On n'est pas fous. A Liège, à Anvers, autour de Bruxelles, autour de toutes nos grandes villes. Laissez-les rire, on n'est pas fous. Trompés, ça oui. Malgré nos forts en forme d'étoile, avec des mètres d'épaisseur de béton, des meurtrières dans tous les azimuts, les forts les plus forts du monde. Un pays qui se défend ne *peut* pas périr. C'est ce que disait notre roi. Oui mais ils étaient déjà là, les lemmings bien vêtus. Et ils piétinaient nos forts comme le taureau qui défonce la taupinière. On aurait aussi bien pu ne pas les construire, ces forts.

Nous avons la paix sur le papier mais l'Allemand, avec toute sa culture, avec ses romantiques, l'Allemand dit : « Quelle est la valeur d'un chiffon de papier ? » Il l'avait signé lui-même. Mais il força nos frontières. « La neutralité est en contradiction avec la notion d'Etat », voilà ce qu'ils dirent. « Un Etat neutre n'est pas un Etat ! Donc, nous pouvons très bien marcher sur ce bout de terre pour aller jusqu'en France. » Voilà ce qu'ils dirent. « Il n'y a jamais eu de droits humains universels. Et il n'y en aura jamais en Europe ! » Voilà ce qu'ils dirent. Littéralement. Ecoutez-moi ces Européens : « Droits universels de l'homme ? Jamais ! *Niemals !* » C'est comme ça qu'ils ont enfoncé nos frontières neutres, les uhlands, les biplans, les zeppelins, les machines de guerre les plus modernes, du jamais vu. C'étaient les temps

modernes qui faisaient irruption et qui nous violaient, sur des lignes de chemin de fer que nous avions construites nous-mêmes.

Les canons du siège de Liège étaient si colossaux qu'il furent tirés par les rues en deux parties par trente-six chevaux. Leurs obus firent voler à trois cents mètres en l'air des morceaux de béton de nos forts. Adieu nos solides forteresses. C'étaient les temps nouveaux. Des zeppelins bombardèrent Anvers et Bruxelles et plus tard Londres. Personne n'avait jamais vu ça. Cette chose massive, silencieuse, épouvantable qui surgissait soudain. Un zeppelin. Inaccessible pour un tir ordinaire. Il pleuvait des bombes, pas sur des soldats, non, sur des civils, sur des enfants. Voilà que naissait l'arbitraire de la mort, la mort mécanique, la mort par la mitrailleuse, par les gaz, voilà que naissait la mort moderne. Des biplans bombardèrent Venise. Pour la première fois en mille ans même les Vénitiens étaient sans défense, les anciens fils des dieux dans leur labyrinthe abrité dans la boue et les basses eaux. Ils n'étaient plus rien, on leur avait coupé les ailes, ils étaient bombardés, c'étaient les temps nouveaux. Chez nous les soldats passèrent la frontière au pas cadencé, cinq heures durant, sur toute la largeur de la frontière, semblait-il. Sur nos rudes chaussées pavées, le genou tendu, la jambe lancée en avant d'un mouvement fort et souple, un glissement comme celui d'un patineur, pour bien faire retentir le bout ferré de leurs semelles. Des dizaines de milliers d'hommes jeunes et sains, des lemmings en uniforme. Tous à la fois, cinq heures durant. Le romantisme allemand en action. L'orteil d'un pied semblait heurter le talon de l'autre, ka-bang ! puis à la même cadence ils abattaient leur talon ferré sur notre pavé, ka-bang ! On entendait ce double heurt à des kilomètres. Une, deux ! Une, deux ! C'étaient les temps nouveaux qui défilaient. Quand leur colonne s'arrêtait un petit moment, les hommes s'écroulaient comme frappés d'un coup de massue. Ils tombaient endormis sur le bord de nos routes. Mais un seul signal, un seul coup de sifflet et : Une, deux ! Une, deux ! C'est ainsi qu'ils entrèrent au pas dans nos villes et villages, qu'ils pillèrent nos magasins, qu'ils mirent le feu aux maisons de ceux qu'ils soupçonnaient de tirer sur eux. Ils avaient une peur bleue des francs-tireurs, ils étaient surpris que nous ne les acclamions pas, ils abattirent nos prêtres par mesure de précaution, ils enlevèrent nos religieuses, ils pensaient que nos religieux étaient des diables qui retardaient leur marche en avant, que nous étions des barbares catholiques qui ne comprenaient pas que les temps modernes étaient en marche, en représailles ils prirent au hasard des villageois qu'ils abattirent contre un mur, c'était nouveau, le monde n'avait encore jamais vu ça. Ils ne faisaient que passer, disaient ils, c'était ça leur définition de la neutralité. Nous n'avions qu'à les laisser passer, et voilà qu'il y avait des lâches qui leur tiraient dessus ! Une, deux ! Une, deux !

Ils prirent du retard, les Français se regroupaient déjà sur la Somme. Ils prirent des mesures de rétorsion, les fils du romantisme allemand. Après les nonnes, ils abattirent aussi des enfants. C'étaient les temps nouveaux. Ils brûlèrent le blé sur nos champs, ils mirent le feu à nos étables où le bétail se trouvait encore. Ils lancèrent des bombes incendiaires grosses comme des ballons de foot à travers nos vitres, ils déportèrent nos bourgmestres, nos archives étaient en flammes. Ils se faisaient peur, ces sains lemmings en uniforme, ils écrivaient à leurs parents que nos gamines mineures arrachaient les yeux de leurs camarades dans leur sommeil, ils nous attribuaient leurs propres atrocités, c'étaient les temps nouveaux. On faisait courir le bruit qu'une religieuse avait été attrapée avec un panier plein de globes oculaires. Des globes oculaires allemands. Les yeux des fils de Schiller et Goethe. Et comme nous sommes un peuple qui aime les pigeons, les lemmings voyaient partout des spectres ailés et partout la trahison et la dénonciation. Ils étaient retardés ! Nos forts leur résistaient ! Jusqu'à deux jours parfois ! C'étaient les temps nouveaux, ça ! Ça n'était pas prévu ! C'était de la trahison !

Au pas marchèrent les lemmings – une, deux, une, deux – ils s'enfoncèrent toujours plus profond dans notre pays, de plus en plus paniqués, ils entrèrent dans Bruxelles, cela dura un jour, un jour entier. Le double heurt de leurs bottes sur le sol rendait les nourrissons malades et les vieillards fous. C'étaient les temps nouveaux. Ils marchèrent ainsi, épuisés, fous

d'angoisse, ils entrèrent dans Louvain, les lemmings sains aux yeux caves, et comme l'un d'eux s'imagina qu'on lui tirait dessus, il tira aussi. A tort et à travers. Soudain les lemmings commencèrent à se tirer dessus les uns les autres. C'étaient les temps nouveaux. Ils entrèrent au pas cadencé dans nos rues et commencèrent à se tirer dessus. Ils dirent que c'était nous, excités par nos prêtres barbares et nos nonnes rétrogrades, ils en pendirent quelques douzaines, comme ça, dans la rue, ils tirèrent sur tout ce qui bougeait, ils firent sauter la cervelle du bourgmestre à coups de crosse, ils molestèrent sa famille et incendièrent les archives médiévales de la ville. Ensuite ils passèrent au châtement total de Louvain, les fils de Goethe et de Schiller – eux, les fils du romantisme, les rejetons de la science positiviste. Ils se tournèrent vers la plus ancienne bibliothèque universitaire d'Europe, avec ses incunables, ses miniatures du Moyen-Âge, ses collections de bibles et ses rouleaux de parchemin. Ils en firent un feu de joie. Ils jetèrent des bombes incendiaires dans la salle de lecture et dans les caves. Ils abattirent à vue des civils qui s'enfuyaient, et des chiens et des pigeons, ils tirèrent toute une nuit. Ils brûlèrent des églises et des chapelles, dans les caves les fuyards furent carbonisés et pendant ce temps, à des kilomètres à la ronde, des lambeaux noircis de parchemin brûlé et de papier antique voletaient dans le ciel, portés par les vents d'été et par la chaleur des incendies. A des kilomètres à la ronde, les champs furent recouverts d'une fine couche de neige noire. C'étaient les temps nouveaux. Mais en nous punissant ainsi, ils prenaient encore plus de retard, un retard qui, selon leurs scientifiques stratèges, ne pouvait exister, le retard était une anomalie du discours nouveau, de l'intelligence technique, de la nouvelle science. Et les lemmings arrivèrent donc trop tard pour surprendre les Français sur la Somme et ils s'enlisèrent dans la boue de nos polders, dans *nos* eaux basses, non celles de Venise mais celles de la Flandre, *notre* boue, *notre* gadoue, qui s'avéra plus forte que les mètres de béton de nos forts. Notre bourbe qui paralysa les bottes de fer et les temps nouveaux, qui fit dérailler les trains et s'envaser les affûts, qui dérégla la mécanique des mitrailleuses, qui étrangla et étouffa les robustes lemmings, *notre* boue, *notre* gadoue qui obligea les lemmings à se coucher sans force sur le flanc, tendant l'oreille vers les temps nouveaux, attendant les gaz et le coup de grâce de l'Anglais, qui finit par accourir de l'autre côté, des dizaines, des centaines de milliers de lemmings du Commonwealth, des lemmings en uniforme légèrement différent mais dans la même boue, *notre* boue, dans les mêmes gaz, sous les mêmes projectiles, sous le feu des mêmes lance-flammes et la même mitraille, et la Grande Faucheuse put se remettre à l'ouvrage dans nos contrées, quatre ans durant, dans nos champs, dans nos mares, dans la brume cruelle de *nos* matins.

C'était ça, les temps nouveaux : pas un arbre ne resta debout, pas deux pierres l'une sur l'autre. La jeunesse d'Europe, couchée sur le flanc et tremblant d'angoisse, sans défense, les pattes entravées, la fine fleur d'Europe fut égorgée sur l'autel de *nos* polders, on lui extirpa le cœur de la poitrine, on lui déchira le visage avec des shrapnells et ses tripes furent bouffées par le seul éternel survivant du Continent : *notre* rat. *Notre* rat musqué, *notre* bête des borbiers, qui a vu venir et repartir tous les temps nouveaux, et qui est le seul qui reste, le seul qui attend en se léchant les pattes, le seul qui reste.

Le seul qui reste *toujours*.

Qui reste toujours, toujours.

(sons assourdissants de carillons d'église)

CE QUI ME MANQUERA (*Les cathédrales*)

(*interminable et assourdissant carillon d'église*)

Oui ! Bon Dieu, oui ! Naturellement.

Quoi ?

C'est ça qui me manquera le plus ! Oh, Dieu du ciel !

Hein ?

Qu'est-ce qui ne va pas ?

Les cathédrales. Les cathédrales !

Bon, et alors ?

Ce sont elles qui vont me manquer le plus !

Quoi ?

Qui ça ?

Les cathédrales ! Nos solides, nos puissantes cathédrales !

Qu'est-ce que c'est que ça ?

(*le carillon s'arrête*)

Elles vont *tellement* me manquer.

Hein ?

Nos cathédrales ! C'est ça qui va me manquer le plus...

Ah.

Au lit ? Le dimanche matin ? Sous la couverture, du Cachemire ou quelque chose de ce genre ? Un oreiller bourré de duvet venu d'un fjord du Nord ? Des draps de soie d'Extrême-Orient ? Tu es couché là, tu attends... Alors, ça vient ? Et puis tout à coup, inattendues malgré tout, les voilà qui commencent à carillonner, à carillonner... ? On est content d'être couché, tant nos cathédrales peuvent être envahissantes à l'oreille. Y a-t-il jamais eu dans l'histoire des hommes quelque chose qui puisse rivaliser avec nos cathédrales, quand elles carillonnent par un dimanche de printemps ? Quand, même du fond de son lit, on sent les violettes ? Quand on entend les pinsons devenus fous voler çà et là vers leur nid de gazon tendre et d'herbes fraîches ? Bon Dieu ! Comme nos cathédrales carillonnent alors ! Comme si... Comme si un gigantesque portail s'ouvrait, quelque part, on ne sait où ! Un grand portail secret et doré ! Il s'ouvre lentement, ce lourd portail d'or, il s'ouvre tout grand et le monde fait son entrée. A cheval ! Un nouveau monde ! Il entre en galopant, il a le regard guerrier ! Un monde autre et meilleur s'annonce ! Juste et belliqueux comme un libérateur, sur un

chemin de pétales de roses ! C'est ainsi que nos cathédrales résonnent au printemps ! (*il pleure*)

Et alors ?

Quoi ?

Hein ?

Oui, alors quoi, tes cathédrales ?

Oui ! Les cathédrales ! *Nos* cathédrales !

Moi, je préfère l'hiver. Les hivers de ma jeunesse... On n'avait pas de chauffage central en ce temps-là. On n'avait rien. Et c'était bien. On l'a oublié, ça. Que ça peut être bien de ne rien avoir. On l'a perdu, ce rien délicieux. Et en échange on a quoi ? Le vrai rien. Regarde autour de toi. Ça ne s'améliore pas. Mais en ce temps-là ? Bon Dieu ! Tous les matins des fleurs de givre sur nos vitres. Et à côté de nous, sur la table de nuit, l'eau qui avait gelé dans le verre. Et chez grand-père elle avait gelé avec son dentier dedans.

Bon, mais lui, il n'avait vraiment plus *rien*, alors !

Il avait les cathédrales. *Nos* cathédrales !

Oui, oui, oui, on y reviendra, à tes cathédrales... Donc, tu reluques les fleurs de givre sur la vitre ? Et tu entends dehors la neige qui craque ? Sous les semelles des bigotes qui veulent à tout prix aller à la grand-messe ?... Tu entends les traîneaux qui crissent et le bruit de sabot étouffé des canassons qui les tirent ? Tu entends des sonnailles qui tintent et des enfants qui crient ? Mais toi, tu es tout enroulé sous la laine...

Du Cachemire ?

Non.

Du Chili ?

Mais non ! La laine des moutons qui ont vécu de l'autre côté de ton propre village ! De la *vraie* laine. En ce temps-là on n'avait pas grand-chose mais on avait de la vraie laine. Et toi, tu dessous. Bien au chaud. Un jour de congé, un dimanche, rien à faire, rien d'obligatoire. Le rien magnifique ! Le rien savoureux ! Et pourtant tu pousse un juron. Car tu dois pisser ! Tu dois vraiment pisser très fort ! Ta vessie va éclater ! Mais tu hésites à te lever parce qu'il fait un froid de canard hors de ta forteresse faite de vraie laine, de duvet de canard et de tes propres pets. C'est ce que les Esquimaux disent, tu savais ? « Chacun aime l'odeur de ses propres pets »...

(*riant*) Ils doivent le savoir.

(*idem*) Tu parles !

(*idem*) Dis donc ! Les Esquimaux ?

(*idem*) Avec tout leur foie de morue ?

(idem) Oui, le foie de morue ! En du foie grillé avec des tranches d'oignon ! Donc, tu es là, couché, dans le parfum de tes pets ! Dans le rien délicieux de ta jeunesse ! Et tu ne veux pas ! Tu serres tes cuisses sans poils ! Tu refuses ! Tu es trop bien là ! Tu crains que ton derrière ne fasse qu'un bloc de glace avec l'émail de ton pot de chambre ! Et il n'y a pas de w-c à ton étage ! Il n'y en a même pas dans la maison ! Dans le temps ça n'existait pas ! On n'avait rien dans le temps !

Des cathédrales ! On avait des cathédrales !

Oui, j'y reviendrai. Avec beaucoup de chance on avait un w-c par famille ! Un seul petit w-c, dehors ! Sur un morceau de terrain vague qu'on appelait jardin ! Il était là, ton w-c ! On n'avait rien de rien dans le temps, même pas un w-c dans la maison ! *Rien*, qu'on avait !

On avait...

Oui, oui, j'y reviens ! Tu avais donc un w-c, dans un soi-disant jardin et la plupart du temps il servait à cinq familles ! Tu devais aller aux w-c ? A la dernière minute ? Il y avait parfois toute une file qui attendait devant toi ! Voilà que les voisins avaient de nouveau la diarrhée ! Ne me raconte pas d'histoires avec ton « dans le temps » ! Je connais tout ça, j'y étais, moi ! Tu étais couché là, en train de jurer sous ta laine, ta vraie laine, *notre* laine, tu avais un terrible besoin de pisser et tu pensais : nom de Dieu, je reste *couché* ! C'est mon droit ! Je refuse ! Je préfère crever ! (*se lève, enfiévré*) Mas alors elles arrivaient ! Elles arrivaient !

Les cathédrales ?

Mais non ! Les odeurs ! Ces odeurs !

Encore des pets ?

Mais non ! Les inoubliables odeurs de l'extérieur ! Le voisin d'en face, un boulanger, vidait son four. Tous ce qu'il espérait vendre un peu plus tard aux bigotes après la messe. Tout frais, tout chaud, tout craquant ! Toute notre rue était envahie par les odeurs les plus enivrantes ! On n'avait pas grand-chose avant, mais qu'est-ce qu'on avait comme odeurs enivrantes, putain ! La cannelle, les raisins grillés, les pistolets frais, les couques au beurre ! De *vraies* odeurs ! Tout le quartier en était plein ! Moi, je salivais dans mon lit, sous ma laine, ma vraie laine, notre laine, et je pensais « merde » et je jetais ma couverture ! Je ne sentais même plus le froid, tant ces odeurs de la rue étaient entêtantes. Je sautais dans mon caleçon et je descendais l'escalier en trébuchant et je sortais en boitant de douleur dans la vessie ! Mais je n'allais pas pisser ! Non ! non, non ! J'allais chez le boulanger ! Un *vrai* boulanger ! Avec du pain qu'il mettait au four lui-même, de la pâte pétrie de ses mains, des couques qu'il faisait une à une en tordant la pâte en forme de huit et qu'il badigeonnait de jaune d'œuf au pinceau, un *vrai* boulanger ! C'est chez lui que j'allais en boitillant, je traversais la rue et tout à coup la cathédrale se mettait à carillonner !

Les cathédrales ! Nos célestes cathédrales !

Oui ! *Oui* ! Et le boulanger me donnait un morceau de cramiqne frais, comme ça, par pur bon voisinage et, je peux te l'assurer, pendant ce temps notre cathédrale carillonnait. Pendant que je fourrais ce morceau de cramiqne dans ma bouche. Et pendant que, pieds nus dans le froid perçant, je me mettais finalement à pisser à grand jet. Que, gémissant et mastiquant, je pissais, en soupesant avec bien-être ma gaillarde dans ma main droite. Pendant qu'une vapeur montait devant mes pieds nus, pendant que les odeurs de neige fondante et de pain frais et de

raisins grillés se mêlaient à l'odeur de mon urine matinale — ma jeunesse, ma force, mon espoir, mon tout, *tout* cela contenu dans cette unique odeur d'urine jaillissante *et* dans le poids rassurant de ma gaillarde matinale. Je peux te l'assurer : ça, c'était du plaisir ! On n'avait pas grand-chose dans le temps, on n'avait *rien*, mais on avait du PLAISIR !

Tu en vois encore, au jour d'aujourd'hui, du plaisir ?!

LE JUIF ERRANT EN DEPORTATION

(« *Nous sommes tous devenus des hassidim.* »)

La vérité est dans l'exil. Toujours. La vérité de l'homme est dans son exil. Même pas l'exil infligé par un autre. L'autre *ne peut pas* nous exiler. L'autre peut nous persécuter, ça oui. Il peut nous déporter. Il peut nous tuer. Nous exiler, non. Seuls nous-mêmes pouvons nous offrir l'exil.

L'exil est la vérité. L'attachement au sol, ce n'est pas la vérité, ce n'est pas l'amour. L'homme n'est pas accroché au sol. Un arbre, oui, il est accroché au sol. Un cactus, oui, il peut pendre, accroché à son sol. Pas l'homme. L'homme doit bouger. Notre patrie est dans notre tête. La patrie de l'homme? C'est son esprit.

La patrie de l'homme, c'est sa langue.

Notre vraie patrie est notre langue maternelle.

Et celle-là, elle n'est jamais accrochée au sol.

* * *

La vérité est toujours dans l'exil. Ce sont les mots de notre rabbi miraculeux Baäl Chem Tov, notre sauveur le plus humble, le père de tous les hassidim. C'est grâce à lui que nous étions au cœur de l'Europe pendant des siècles. Nous, les hassidim, le *vrai* cœur. Toujours en mouvement, comme il se doit pour un cœur.

[Les pogroms des Cosaques avaient décimé notre nombre, ils nous ont chassés. Loin des steppes où il faisait bon errer. Cela fut notre première douleur. Du moins sur ce continent. Je ne veux pas parler de l'Égypte et du désert. Je parle des Cosaques, notre première douleur ici. Notre désespoir vint plus tard. Avec le faux messie, Chabbataï Zvi. Il n'a pas amené tout de suite le désespoir. Il nous a d'abord donné l'extase.

Nous étions en 1665 et un homme comme vous et moi, se proclama Messie ! Le Sauveur ! Et nous le louâmes et nous le crûmes. Nous tous. Toute la Russie, la Pologne, toute l'Europe de l'Est. Ils étaient tous tremblants d'émotion dans la gloire du Faux Messie, Chabbataï Zvi. Nous le laissâmes débattre de notre sort avec le sultan ottoman. Nous le laissâmes trafiquer avec des musulmans au sujet de notre peuple. Il nous fit miroiter la fin de notre exil et nous cédâmes. Affaiblis par l'angoisse, ivres de fatigue, intoxiqués par l'espoir — nous n'étions pas encore des hassidim en ce temps-là. Nous étions encore la proie des illusions. Chabbataï Zvi discuta avec les musulmans d'un royaume de Dieu pour nous tous, et en Israël par-dessus le marché ! Mais aucun de nous ne protesta. Nous bûmes le rêve du faux messie comme un alcool empoisonné. Chabbataï Zvi s'était proclamé roi, Messie et Roi d'un Israël tout neuf qui n'existait même pas ! Et nous l'acclamions en extase ! Toute l'Europe de l'Est, du Centre, du Nord l'acclamait ! *Nous* l'acclamions — nous n'étions pas encore des hassidim en ce temps-là. Nous chantâmes en fièvre, nous chantâmes en douce misère, malades d'espoir, malades d'aspiration à la stabilité, malades du désir de racines dans le sol, un sol que nous jugions sacré, un sol que nous ne connaissions que par les écritures, un sol qui nous faisait pleurer sans que nous l'ayons vu de nos yeux.

Alors Chabbataï Zvi se convertit à l'islam. Avec la même ardeur qu'il avait mise à débattre de notre sort avec le sultan ottoman, il prêcha la doctrine du nouveau prophète. Nous étions désemparés. Nous étions anéantis. Nous n'étions pas encore des hassidim. Chabbataï Zvi nous avait broyés, nous tous. Il passa le reste de sa vie en Albanie, en exilé. Hé oui. De nouveau exilé, comme vous et moi, comme chacun d'entre nous.

La vérité est *toujours* dans l'exil. Même pour les faux messies.]

* * *